



Le français populaire du XVIII^e siècle d'après le *Journal de ma vie* du compagnon vitrier parisien Jacques-Louis Ménétra

COMMUNICATION DE ROLAND MORTIER

A LA SEANCE MENSUELLE DU 9 FEVRIER 2002

La voix du peuple se fait rarement entendre par le biais de l'écrit avant le dix-huitième siècle. Ses rares expressions n'en ont que plus de valeur, même si les circonstances de cette médiatisation doivent inciter le lecteur d'aujourd'hui à de prudentes réserves. Le premier de ces témoignages émane apparemment du milieu paysan. Il s'agit de Valentin Jamerey-Duval, issu d'une pauvre famille bourguignonne, qu'un larcin bénin, et surtout la présence d'un beau-père odieux, incitent, dans les premières années du dix-huitième siècle, à partir à l'aventure. Il connaîtra les pires déboires et manquera périr lors du terrible hiver de 1709. Sauvé de la mort par un paysan compatissant, il se fait berger et il doit à la bienveillance d'un ermite d'apprendre à lire, après avoir surmonté l'effroi que lui inspire la lecture des livres saints, qu'il croyait intouchables. Une rencontre fortuite survenue en Lorraine lui vaut la sympathie d'un proche de la cour de Lunéville. Il pourra, grâce à ce protecteur, entreprendre des études qui le conduiront plus tard à la fonction de bibliothécaire du duc régnant. Devenu expert en numismatique, il suivra le duc François à Vienne, quand celui-ci épouse la jeune Marie-Thérèse d'Autriche. De nos jours encore, une telle carrière serait exceptionnelle. Elle était incroyable à l'époque, tant la distorsion était énorme entre le berger analphabète et l'historien érudit. Aussi l'autobiographie de Jamerey-Duval, suggérée par Marie-Thérèse, se présente-t-elle comme le regard du notable vieillissant sur une jeunesse dramatique et palpitante, qu'il évoque avec les moyens et le langage que

ses études et ses lectures ont façonnés. Son évocation de l'hiver tragique de 1709 est bouleversante, mais si elle nous instruit sur l'enfant qu'il fut et sur les désastres de l'époque, elle est rédigée selon les canons de la haute littérature et truffée de références savantes. Le texte de ces Mémoires a d'ailleurs été connu et partiellement édité dès le dix-huitième siècle. Son édition intégrale n'a été réalisée qu'en 1981 par Jean-Marie Goulemot.

Le cas du vitrier parisien Jacques-Louis Ménétra est très différent et se rapproche davantage des normes habituelles de la vie ouvrière. Encore faut-il tenir compte du fait que Ménétra est un vitrier, donc un artisan, fils d'artisan, issu d'un milieu aisé. Né et élevé à Paris (ce dont il est très fier), il est capable de lire et d'écrire, et il en viendra assez tôt à la pratique autobiographique, puisqu'il entame dès 1764 (né en 1738, il n'a donc que vingt-six ans) la rédaction de ce qu'il appelle improprement le *Journal de ma vie*. Il le poursuivra jusqu'en 1803, à côté de textes littéraires divers où l'on relève d'intéressantes anecdotes et de curieux essais poétiques. On doit la découverte de ces manuscrits à l'éminent historien Daniel Roche, aujourd'hui professeur au Collège de France, qui a donné en 1982 une édition savante, accompagnée de pénétrantes analyses, de cet étonnant *Journal*.

Le récit de Ménétra comporte une série d'aventures liées à son statut de Compagnon du Tour de France. Le sien l'a conduit surtout vers le Midi et l'Ouest du pays, au fil des rencontres chez les *mères*, qui sont autant de relais et d'hôtesse, mais aussi des cérémonies, de bagarres avec d'autres affiliations, et de conquêtes féminines sans lendemain. Dans ce milieu très cloisonné et qui est proche à certains égards de la franc-maçonnerie (à laquelle n'accèdent alors que les nobles et les bourgeois), Ménétra est un personnage que son bagage culturel situe au-dessus de la moyenne, et qui entend bien le faire savoir. Mais c'est aussi un joyeux luron, coureur de jupons assez cynique, qui adore « boire bouteille », comme il dit, ou engager de bruyantes, et parfois sanglantes « batteries » où il a l'occasion de montrer sa force et même sa capacité à manier l'épée. Sur bien des points, il ne peut pas être perçu comme un représentant typique du milieu populaire urbain, mais plutôt comme une personnalité insolite dans ce milieu, ne serait-ce que par sa volonté d'être un écrivain (même s'il ne doit qu'au hasard que ses manuscrits aient survécu à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris).

Reste que ce personnage inclassable est bien plus proche de la réalité populaire qu'un observateur extérieur comme le comte de Caylus, qui collectionne les scènes de genre, ou comme Vadé, créateur du « style poissard » dont le succès fut éphémère, dans la mesure où il donnait aux honnêtes gens le plaisir de s'encanailler sans conséquence.

Populaire, Ménétra l'est aussi dans son projet, qu'il expose dans une sorte de poème-préface où il parle « à son esprit ». Là où d'autres évoquent leurs ancêtres, preux chevaliers, et leurs trente-deux quartiers, il admet « sortir de la classe roturière », être « un mauvais écrivain » dont les écrits seront « jetés au feu ». Dans une seconde épître, il confesse son ignorance de l'orthographe, l'absence de ponctuation, une forme cachée d'ostentation, surtout dans le récit de ses glorieux exploits amoureux, et il termine sur une prédiction qui se veut accablante.

Tu deviens vieux, tu seras traité d'imbécile
Et l'on pourrait, pour te faire mettre à la raison,
Te donner pour récompense un appartement aux Petites Maisons.

On sent affleurer ici le ressentiment de l'écrivain marginal envers les structures normatives imposées par l'établissement littéraire et une revendication de dignité qui se mue en provocation. Certes, l'absence de ponctuation intrigue, dérange, ou fait parfois problème. Sans doute, l'orthographe est approximative, moins qu'il ne dit, mais le récit est vivant, coloré, d'une verve inlassable et d'une saveur qui ne s'est pas évanouie au fil du temps.

Daniel Roche en a étudié magistralement les aspects culturels, religieux, sociaux, les espaces et les lieux, les plaisirs et les jeux. Il ne restait qu'à étudier sa langue, dans son vocabulaire et dans sa syntaxe. Ce sera le sujet de ma communication, puisque ce secteur est le seul qui ait laissé en friche. A cet égard, un premier point est à relever : Ménétra ne recourt presque jamais à l'argot. Non qu'il l'ignore, puisqu'il écrit (p. 177) que son cousin Chenier « me dit en argot qu'il faut les (femmes légères) conduire chez lui ». Il n'emploie l'argot que pour

désigner les policiers du guet, qu'il appelle « les tristes-à-pattes (36), les lapins ferrés (140) et les pousse-culs (204)¹ ».

Il est parfois difficile de faire la part du vocabulaire populaire et celle des mots régionaux, ce Parisien ayant vécu plusieurs années en province pendant son compagnonnage actif. De même, certains mots peuvent être de sa création personnelle, comme par exemple le terme de mépris « un petit épétier » (65) pour désigner un porte-épée ou un militaire. Peuvent être considérés comme des termes populaires, dans l'ordre alphabétique :

Argent (être en) (78) : être bien pourvu, financièrement à l'aise.

Assauter (65) : attaquer rapidement.

Bisquer (107) : rager, râler.

Bouchon (61) : cabaret.

Brenne (cette grande) (219) : femme dégingandée, grande bringue (ici Th. Levasseur).

Brun (faire) (163) : faire sombre.

Calotais (trois — de la Salpêtrière) (177) : terme inconnu (il s'agit de deux filles et d'un garçon, ce qui exclut le sens calotin).

Cligne-misète (39), pour cligne-musette, jeu de cache-cache (selon D. Roche).

Cornu (penser) (189) : tordu.

Couillonner (182) : tromper ; ici plutôt moquer, railler, ou insulter.

Coupe-tête (58) : saute-mouton (note de D. Roche).

Couvre-chapeau (158) : paravent, personnage servant de couverture (angl. cover).

Crucifix (faire) (61) : mendier (note de D. Roche).

Daron (179) : son père (avec la nuance de fourbe ou avare).

Débaptiser (41) : le mot est employé par un brigand qui l'a capturé et le séquestre ; envoyer au diable, ou peut-être tuer ? Ménétra ajoute : « ce mot que je n'avais entendu qu'à demi. »

Emballeur des morts (35) : croque-morts.

Endêver (50, 63, 163, 245) : enrager, troubler.

Faufilé (avec la servante du curé) (161) : introduit dans l'intimité.

Fluter (32) : boire en abondance (note de D. Roche).

¹ Toutes les citations renvoient à la pagination de l'édition Roche publiée en 1982 à Paris aux éditions Montalba.

Fougues (37) : foucades, moments violents.
Gibier (132) : déformation de gypsier (Ménétra écrit : « c'est-à-dire maçon sculpteur [...] compagnon de la croûte (de plâtre). »)
Grivoise (88, 107) ou putain de table (182).
Grouper (68) : pour grupper (saisir, happer ; ici tromper, abuser).
Moineau mort (43, 80, 111, 178, 230, 240) (parfois rôti) : la nourriture la plus souvent mentionnée dans les repas pris au bouchon ; mot inconnu des dictionnaires.
Personnière (253) : épouse ? femme prétentieuse ?
Rapapioté (65) : requinqué, rabiboché, guéri.
Ravitailler (161, 195) : rhabiller, rééquiper (sans rapport avec la nourriture).
Rouste (37) : raclée.
Saint-frusquin (38, 84, 115) : biens de peu de valeur, bagage minimal.
Seigneuresse (56, 112) : semble une création de Ménétra.
Surannée (49, 218) : ici pour une femme ayant passé l'âge de séduire.
Topette (166) : petite bouteille étroite et longue (attesté en 1821 par Robert).

Inversement, on est frappé par le nombre de termes d'origine savante ou issus de la culture religieuse :

Agonir (de sottises) (39) : accabler.
Apostropher (68) : interpeller brusquement.
Anachorète (206).
Bacchanal (204) (un) : orgie.
Cédule (56) : reconnaissance écrite.
Circé (une) (216, 254) : séductrice (ironiquement).
Désenfermer (44).
Dulcinée (176).
Éclairé (160) : dégagé des préjugés, au sens philosophique et religieux.
Épithètes (187).
Impudeur (40).
Induire (37, 118).
Mercuriale (36, 118, 203) : sévère remontrance.
Oblations à Bacchus (259) : rasades de vin.

Prémices (mes) (39) : virginité.

Promptitudes (38) : gestes brusques, violences.

Subito (89) : pris subito après sa méridienne.

En sa qualité de Compagnon du Devoir, où il est appelé « Parisien le Bienvenu(e) », Ménétra emploie des vocables liés à cette appartenance professionnelle :

Batterie (87) : bagarre, mêlée ou rixe, souvent organisée, entre groupes ou métiers.

Débauche (être mis en) (72, 90) : être renvoyé faute de travail, ou ici se mettre en congé.

GAVOT (57, 63, 82, 83, 101) : membre d'une association au sein du compagnonnage : ses ennemis (issus d'autres métiers) sont des *loups*, des *renards*, ou des *arpaillants* (133). L'origine du mot est controversée dans les ouvrages consacrés à l'histoire du compagnonnage (e. a. Fr. Icher, *Les Compagnons, ou l'amour de la belle ouvrage*, Paris, Gallimard, 1995, p. 41, 45, 47, 55, 71, 74).

Loup (68, 133) : voir gavot. On comprend ainsi pourquoi Ménétra peut écrire qu'un *compagnon* tailleur de pierre a tué un *loup* tailleur de pierre, a été condamné à mort, puis libéré par des compagnons armés.

Ayant beaucoup vécu dans le Midi, il lui arrive d'employer des mots régionaux comme :

Aiguade (60) (faire) : se baigner (diffère du sens habituel : lieu où un navire s'approvisionne en eau).

Calistade (30) : charité (note de D. Roche).

Espatule (96).

L'étrangeté de la langue de Ménétra est moins dans son vocabulaire que dans l'emploi déconcertant de certains verbes déclaratifs ou énonciatifs. C'est ainsi que pour lui, à certains moments, *demander* signifie *dire ou déclarer* :

Elle demande que je dois avoir une maîtresse (139).

Mon beau-frère me demanda qu'il désirait se nourrir (198).

Un italien me demanda que si je désirais qu'il le modèlerait (218).

Ou bien *demander*, au sens propre, devient *mander* :

Il me *mande* si je sais jouer aux échecs (219).

Parler a parfois le sens de *dire* :

« [M. Trudaine] me parla que j'étais bien leste pour jouer au battoir » (160).

Dans un autre cas, il peut s'agir d'une ellipse :

« comme nous allions le quitter il me fit appeler que son épouse viendrait nous voir le lendemain » (71).

Il lui arrive d'écrire :

« J'avais tombé malade » (249),

mais l'occurrence est unique.

L'article est supprimé dans les expressions *boire bouteille* et *gagner pays*, mais il est employé pour dire que « j'étais *le* bien reçu » (73) ou que « nous étions *les* bien reçus » (77, 84).

Un des aspects les plus curieux de la langue de Ménétra est son emploi déroutant et embrouillé de *que* et de *dont* dans une série d'occurrences :

« Mon père épousa une fille vertueuse qui lui donna quatre enfants dont c'est de moi que je vais écrire toutes les petites fredaines (30) [...] ce que je me souviens (38) [...] tout ce que j'avais de besoin (77) [...] tout ce que j'avais besoin (84) [...] la seigneuresse de Belpec en Gascogne dont j'avais travaillé (112) [...] Un bas de soie que la Dupré m'a fait cadeau (165)

[...] Je voulus lui faire connaître encore une fois ce dont je savais faire avant de lui faire mes adieux (192). »

Ménétra semble avoir un goût très marqué pour l'expression *malgré que* :

« malgré que plusieurs personnes voulurent l'en dissuader (30) ; malgré que je les fréquentais (37) ; malgré que je fusse l'auteur de son bonheur (92) ; malgré qu'il ait fait sa fortune (92) ; malgré qu'il ait fait sa fortune (92) ; malgré que je gagnais assez bien (158) ; malgré que je suis au lit (244) ; c'était un très bon arlequin malgré qu'il ne savait ni lire ni écrire (197). »

Les deux seuls emplois de *quoique* sont suivis de l'indicatif :

« quoiqu'elle était beaucoup passionnée (157) [...] quoique j'avais bien envie (164). »

Mais ce qui confond le lecteur moderne est la fréquence des inversions qui viennent bouleverser le fameux « ordre logique » revendiqué par les linguistes français du dix-huitième siècle par rapport au latin et qui a servi de point de départ à l'argumentation de la *Lettre sur les sourds et muets* (1751) de Diderot. Ménétra multiplie les entorses à cette règle tenue pour fondamentale :

Ma grand-mère [...] me vint chercher et *après être guéri* me remit en nourrice (30).

Dans ses fougues la nuit mon père à la porte me mettait (37).

Mon père envers moi ne put se contenir à tout moment me frappait (38).

Et de cette femme j'en fis une de mes plus intimes connaissances (40).

Le petit os je me cassai [...] je fus pour le compte de ma veuve travailler (48).

Et le crucifix qui était dessous je lui cassai un bras (49).

A un château avec mon bourgeois je fus travailler (54).

Dans le bois de M. de la Chapelle un dimanche me promenant du côté de la Bourse, car ma veuve demeurait sur la Fosse étant accompagné de deux camarades qui me mirent au défi que je n'irais point embrasser une limonadière (65).

Un compagnon tailleur de pierre qui ne fut point fait mourir (68).

Les compagnons étaient obligés d'aller à la messe tous ensemble et en rangs qu'ils faisaient dire et d'aller à l'offrande (124).

Il envoya chercher le revenant qui ne se souciait pas par deux valets (136).
La femme n'avait pas agi selon que je m'étais souvente fois aperçu avec ingratitude (157).
Un soir allant mon ami et moi nos belles chercher (167).
Ayant toujours un bateau que je prêtais à des amis [...] vint me trouver un sien cousin (173).
Son père était de ces bonshommes qui avec une bouteille de vin l'on est ami (174).
Je fus chez Jérôme travailler (179).
Nous avons [obtenons] par la connaissance d'une pratique à Jérôme sa liberté (celle de Chenier) (183).
Cette femme [...] qu'enfin malgré ce que je lui ai dit ayant vécu avec elle il a quoiqu'il en soit épousée (183).
Il s'en fut de colère après avoir maltraité cette jeune fille s'engager (186).
La mère abbesse envers moi n'était pas trop cruelle (222).

Ce ne sont pas là des maladresses par rapport à une norme connue. Ménétra écrit comme il parle, ou plutôt comme il raconte. Narrateur né, il a un sens aigu du raccourci et de la formule. Ainsi, à propos d'une rupture en douceur : « je ne retournai plus chez ma veuve rue de Clichy et je l'abandonnai tout à fait. Cela était pour moi trop gênant. Il fallait prendre trop de dimensions ; cela ne convenait pas à mon caractère et je n'ai jamais aimé faire l'amour à l'espagnole (198). »

Enfin, il n'est pas sans intérêt de relever les noms, ou plutôt les surnoms que se donnaient les compagnons : l'Agenais, l'Angevin, l'Angoumois, le Rochelais, le Rennais, un Quercy, mais aussi Flamand la gambille, Parisien la brèche, ou Quercy le mal savonné. De même, il se plaît à préciser les noms des établissements qu'il fréquente pour y manger ou y boire bouteille : à la vache noire, au veau qui tête, à la pantoufle, aux trois Maures, chez la mère Chapon, chez Cadet Buteux, au faucheur, au lion d'or, la table de pierre, à la gerbe et aussi, déjà, à la tour d'argent.

Pour toutes ces raisons, le *Journal de ma vie* est plus qu'un simple document historique, si riche soit-il à cet égard. Ce récit savoureux dégage un charme particulier qui nous donne l'illusion de plonger dans un dix-huitième siècle populaire, certes bien éloigné de Marivaux ou de Montesquieu, mais non de Voltaire, dont il partage l'anticléricisme, et moins encore de Jean-Jacques

Rousseau, qu'il accompagna dans quelques-unes de ses promenades et qu'il vit jouer aux échecs au fameux Café de la Régence, devant un rassemblement d'admirateurs. Bien loin de n'être qu'un radoteur, un mauvais écrivain, cet homme issu de la classe roturière qui s'attend à ce que ses écrits finissent au feu, est, à sa manière et dans un registre exceptionnel, un authentique écrivain qui, au-delà de ses faiblesses et de son cabotinage, nous permet de pénétrer dans un monde disparu dont il fait ressortir à la fois les misères et les joies, avec un sentiment intense d'humanité, de vie et de chaleur.

Copyright © 2002 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Roland Mortier, *Le français populaire du XVIIIe siècle d'après le Journal de ma vie du compagnon vitrier parisien Jacques-Louis Ménétra* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2008. Disponible sur :

<<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/mortier090202.pdf>>